

Les Frontières du Cœur

C'est à M. Kistemaekers, l'auteur de la triomphante « Flambee », une des pièces les plus françaises qui soient, qu'il appartient particulièrement de parler du nouveau livre de M. Victor Marguerite, où les questions du patriotisme sont discutées avec une éloquence vibrante.

Un beau roman vient de naître. Il porte la signature de M. Victor Marguerite. Il a jailli vers nous comme une vague fièvre, harmonieuse et phosphorescente, sur le flot monotone... Dans le déluge d'encre provoqué par nos intempéries littéraires, l'arche sainte portera peu d'œuvres dignes du sauvetage. C'est pourquoi la naissance d'une œuvre comme celle-ci est un événement qui émeut l'opinion. On parle aujourd'hui des *Frontières du cœur* comme on évoque les grands faits du jour. Tâchons à dégager, d'un trait bref, les éléments d'un tel succès. Tous ceux qui publient, j'en tends la moitié des bourgeois de ce temps, et la totalité de leurs femmes — environ — risquent d'y trouver, à leur choix, une leçon ou un enseignement, ou bien encore, ce qui n'importe davantage, le goût de lire un bon livre plutôt que d'en écrire un mauvais.



M. H. KISTEMAECKERS (Phot. Femina.)

Pour ceux, déjà rares, qui ne connaissent pas les *Frontières du cœur*, rappelons-en le sujet :

Marthe Ellangé, Française, s'est éprise d'Otto Rudheimer, Allemand. Une égale indulgence, mille points de contact intellectuel, un même idéal d'existence familiale, joints à la sympathie physique, poussent ces deux êtres à une union dénuée assurément de toute exaltation romantique, mais, par là même, fortifiée de cette solide garantie sentimentale : la sécurité. C'est en 1897. Le fantôme de la guerre se promène à la Foire universelle de Paris sous de tels déguisements qu'il est méconnaissable aux yeux des foules. Otto, ni Marthe, ni personne, ne le devine sous ses chamarrures. Les jeunes gens se marient. L'Allemand emmène sa Française dans le pays hessois, l'y acclimatant d'autant plus aisément qu'elle est, de sa nature, encline à l'intimité close et doucereuse des foyers germaniques, qu'elle en apprécie le parfum de Bible et de nonce. Marthe, pour le mettre au monde, va faire un séjour dans sa famille, à Amiens. Et, sur ces entrefaites, soudain, le canon gronde, le fleau s'abat sur les peuples... Marthe ne reverra son mari que vêtu de l'uniforme envahisseur, quand les bataillons de Manteuffel seront établis dans la ville; quand elle aura perdu son grand-père, tué par la secousse du désastre, son frère aîné tué par les balles prussiennes; et quand son cadet lui-même, blessé en défendant la citadelle, grelottera de fièvre, l'épaule rongée par la gangrène; près du nouveau-né... Alors, les époux auront beau faire appel à l'immense affection qui les unissait hier, à leur affinité, à toutes les ressources de leurs cœurs bienveillants et graves; entre ces courtes, ils apercevront les frontières désormais infranchissables, fraîchement dessinées d'un fossé sanglant. Les deux années de bonheur qu'ils auront ensemble vécues iront rejoindre les choses mortes, au tas des cadavres et des ruines. Jusque dans la chambre conjugale persisteront le râle de la défaite et le cri de la victoire injuste : face à face, irrémédiablement séparés par la haine, il n'y aura plus qu'une Française déchirée et un Teuton lourdement glorieux, l'un et l'autre interrogeant, d'un regard avide, le berceau où vagit l'avenir... Car l'enfant, conçu dans l'étreinte aimante des deux êtres, n'est dans l'étreinte homicide des deux races, que sera-t-il? Marthe voudra faire de lui le vengeur de ses frères opprimés, Otto, le champion de la violence germanique. Mais laquelle de ces deux missions acceptera-t-il, de son instinct, et des deux flux qui tourmenteront ses veines, lequel sera le plus impérieux? Poignante angoisse qui ferme sur le livre les portes mystérieuses de la fatalité.

Ainsi résumé sèchement, en une silhouette schématique, on aperçoit tout de suite l'écueil d'un pareil sujet. Il est de ceux qui se prêtent à l'anecdote banale, au poncif, à l'inertie documentaire et à la fâcheuse déclamation. Mais, s'il fait frémir la plume d'un véritable écrivain, il prend un caractère éternel. C'est ici que l'artiste est magicien. Victor Marguerite en a fait une brassée de pages magnifiques, animées du grand souffle de l'histoire, et, tout à la fois, palpantes de l'humble haleine de nos foyers. Pages rougies de sang, pages caressées de mélancolie, pages éclairées d'espoir, pages vibrantes, douloureuses et stoïques — et si déconcertantes pour le profane qui voudrait pénétrer le secret de leur puissance! Une à une, en effet, elles désarticulent toute la pauvre technique romanesque : leur émotion, c'est d'être impartiales; leur héroïsme, c'est la simplicité; la nouveauté de leurs personnages, c'est que nous les retrouvons en nous-mêmes, sans les avoir cherchés; leur ressort, c'est la vérité! Quand le lecteur blasé, rompu aux mathématiques de la périépie, prévoit un coup de théâtre, c'est la vérité qui surgit comme d'une trappe, dans sa robe de bure, et la noblesse linéaire de cette apparition est une surprise toujours nouvelle. Car si toutes les combinaisons du drame ont été épuisées, la vérité seule, en art, reste inépuisablement imprévue. Elle domine de haut l'épisode. La mort d'un être, épisode-type, n'apporte presque jamais, au lecteur, la commotion profonde qu'il éprouvera de la mort d'un sentiment. La vérité constitue toute la plasticité des grandes œuvres. Et la vérité, c'est la substance même du roman de Victor Marguerite.

On en doit conclure que l'éclatante fortune de ce roman n'est point due, comme l'ont avancé, ou l'avaient avancé, des observateurs timides, à ce fait ha-

sardeux : qu'il arrive à son heure — mais, au contraire, à cette vertu plus certaine : qu'il est de tous les temps.

Et puis, ce livre meurtri de nos douleurs est tout de même un livre réconfortant. Il a la foi. Sa vigueur, sa sincérité, sa logique virile, s'adoucissent toujours d'un singulier rellet d'idéalisme. Des caractères qu'il dépeint, des faits qu'il narre, si cruellement que s'abatte sur eux la fatalité, on sent s'élever une émouvante certitude. Il ose croire aux instincts supérieurs de la race capable d'étouffer en nous les instincts de la bête, et il glorifie ainsi notre humanité. Il ne craint pas de montrer la patrie plus forte que l'amour, et la solidarité des vivants avec leurs morts mille fois plus puissants que l'égoïsme de l'individu. Il oppose à celui-ci tout le patrimoine de bonté de justice et de pensée, conquis pour lui par les ancêtres, et qu'il doit à son tour défendre contre le rap barbare, pour le transmettre à ses descendants. Il lui fait respirer le charme poignant du sacrifice. Il lui désigne, sous la cendre, la petite fleur toujours prête à ranimer la flamme. Il le rend meilleur, ou lui fait apercevoir simplement qu'il est bon. Bref, c'est un livre français. Voilà pourquoi, sans doute, les lecteurs de tous les pays l'admirent...

Henry Kistemaekers.

Nous commencerons dimanche prochain la publication d'un nouveau feuilleton :

« Le Store rouge »

de F.-M. WHITE (Traduction par M^{lle} Thérèse Berton) F. M. White est un des romanciers les plus populaires de l'Angleterre, qui voit en lui l'égal de Conan Doyle. Il est l'auteur des *Quatre doigts et du Vase du Dragon*, que tous nos lecteurs ont lus ici même. *Le Store rouge* est un feuilleton d'aventures passionnantes, qui ne le cède en rien à ses glorieux prédécesseurs.

Échos

LA CRIMINALITE DE L'ENFANCE

Rien n'est plus abominablement triste que de constater l'instinct criminel dans une âme d'enfant. Qu'un homme, aux prises avec les difficultés de l'existence, en proie aux vices qu'engendre la paresse prolongée et les fréquentations misérables, se laisse aller jusqu'à déchoir, c'est une chose qui s'explique encore; mais qu'un enfant, au cœur neuf, cède à l'entraînement du crime, quel mystère psychologique! Il faut chercher le plus souvent la raison de cette précocité infâme dans l'hérédité. Ces malheureux sont des irresponsables qui paient les fautes de leurs parents. De plus, les villes modernes sont de grandes meurtrières avec leurs assonnoirs, la promiscuité des faubourgs, la fièvre d'arrivisme, le détachement fatal des pères et des mères, l'absence de toute domination morale...

Mais à mesure que l'on dépiste les causes de telles horreurs, d'autres, inconnues jusque-là, se manifestent. Les deux gamins que le jury de la Seine a condamnés hier pour vol avec menaces de mort appartenaient à d'honnêtes familles dont l'une connut même la gloire et la plus désintéressée, la gloire des armes. Mais l'esprit d'aventures les tortura. Hantés par les souvenirs de mélodrames ridicules et de contes fantastiques, ces deux héros crurent bénévolement qu'on méprisait les hommes sans faire plus de frais d'imagination que les romanciers. Mal leur en prit, car ils furent coffrés...

En réalité, les tendances dévoyées des jeunes gens résultent d'une mauvaise éducation. Aujourd'hui, on peut même dire qu'en dehors de la famille, personne ne se préoccupe d'éduquer la jeunesse. On l'instruit, certes, mais on ne lui apprend rien de ce qui permet aux hommes de vivre en harmonie avec leur conscience et par conséquent avec la société. Quand les traditions familiales se conservent, les enfants restent honnêtes; quand elles se perdent, c'est le vice ou le crime. Ne pourrait-on réagir?

Le président de la République offrira aujourd'hui, à l'issue du Concours général agricole, un déjeuner au palais de l'Élysée en l'honneur du président et des membres du comité de la Société nationale d'agriculture.

M. Bernard Shaw n'avait pas attiré tout d'abord l'attention du public. La salle était plutôt terne; le public sombre. Certes, on put rire. On rit même très fort. Mais ce n'était pas la façon de rire qu'espérait M. Shaw. M. Shaw voulait nous faire rire jaune. Or, on riait aux éclats de la déconvenue de M. Shaw. Et c'était à son tour de rire jaune.

En un mot, les Parisiens virent dès la première scène que ce n'était pas le plat du jour. On fut secoué, heurté même, avec une sorte d'hypocrisie à rebours, par certaines observations pesamment vraies et plus lourdement exprimées. Au fait, on les connaissait déjà. On les avait lues dans Balzac, d'Aureville, Maupassant, Goncourt et quelques autres. Paris, décidément, n'aime pas la sauce requin.

Le duel de MM. G. Arman de Caillavet et L. Emile Mas fut un duel des plus parisiens. Il y avait autour du Parc des Princes une assistance d'élite : des écrivains, des journalistes, des gens de théâtre. La plupart étaient arrivés longtemps avant les automobiles des adversaires. Ils faisaient les cent pas, s'apprêtaient à escalader les toitures des boxes, où déjà les cinémas étaient installés, lorsqu'une bonne nouvelle circula de groupe en groupe.

MM. Rouzier-Dorcières et Jean Joseph-

Renaud acceptaient de tolérer les journalistes sur le terrain. M. J. J.-Renaud précisait les conditions.

— A condition que ces messieurs voudront bien se tenir à une distance assez grande, s'abstenir de toute observation ou rumeur. Enfin, c'est une expérience que nous tentons...

M. Harry Pilsner, le fougueux danseur de Mlle Gaby Deslys, qui était là, était ravi de cette décision. M. Pilsner recevait hier matin le baptême des émotions fortes à Paris.

Il ne fut pas déçu. Pas plus que l'attente de M. J. J.-Renaud. Tout, du côté des spectateurs, se passa paisiblement. Et voilà un précédent qui évitera sans doute dans l'avenir bien des roueries inutiles.

Le bal original et pittoresque des *Mortigny* a eu lieu hier. Pittoresque, il le fut essentiellement par l'invention de ces jeunes gens qui avaient voulu restaurer les anciennes farces d'atelier, sans excès, sans gouterie sans mauvais goût, et y réussirent brillamment.

C'était une société vraiment triée sur le volet, car à la porte — qui était celle de l'hôtel de M. d'Osnobichine, rue de Prony — se tenait le terrible groupe des membres du Comité de Salut public. Ces farouches compagnons interrogeaient les invités, compulsaient des listes inquiétantes et, trop courtois pour envoyer un si beau monde à la guillotine, les envoyaient au bal...

Le docteur Maréchal, maire du huitième arrondissement, vient de recevoir d'une généreuse donatrice, qui désire garder l'anonymat, une somme de dix mille francs pour l'œuvre des « Colonies maternelles scolaires » dont il est le président.

Nous souhaitons que ce geste soit imité en faveur d'une œuvre si intéressante.

L'Union des Femmes de France (Croix-Rouge Française) donnera demain, à l'Opéra, une fête qui sera brillante et courue. Cette fête commencera par une représentation de gala, au cours de laquelle on donnera la *Fête chez Thérèse* et une originale interprétation de la *Marseillaise* par la Comédie-Française, M. Mounet-Sully en tête, avec les choristes de l'Opéra qui chanteront les chœurs de M. Noël Gallon. Elle se terminera par un « bal militaire » donné dans les salons du foyer de l'Opéra.

Les inscriptions pour cette représentation et ce bal étant restreintes, les personnes qui désireraient y assister sont priées de s'adresser sans retard au siège social de l'Union, 29, rue de la Chaussée-d'Antin.

Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis a remis hier au docteur Charcot, au nom de « l'American Geographical Society », la *Callom Gold Medal*, superbe médaille qui est la plus haute distinction que cette Société accorde aux explorateurs polaires.

Trois heures de l'après-midi. Le temps est clair, le ciel haut. On se croirait déjà au printemps.

Une immense joie éparse dans l'air flotte, anime les passants et... exalte les automobiles.

C'est l'heure des excès de vitesse. Un des gardiens préposés à ce délit, qui se trouve sur la périlleuse avenue des Champs-Élysées, arrête un taxi-auto. Le délinquant est un « jaune ».

Cependant, près de lui, un garde municipal se tient gravement. De sa hauteur il assiste au procès-verbal. Et il ne s'étonne pas. Talleyrand disait : « Pas trop de zèle. » Nos gardes n'ignorent pas cette maxime et ne confondent pas les attributions.

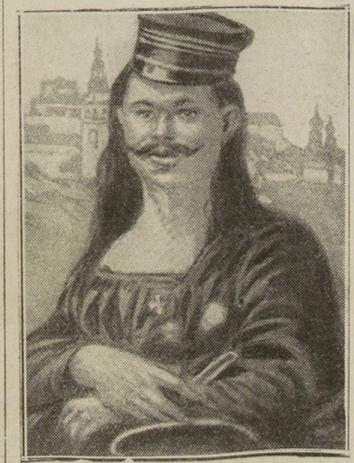
Nous avons publié hier la touchante et patriotique liste de souscription des pensionnaires de l'hôtel des Invalides, pour l'achat d'un aéroplane militaire. Dans la journée, une de nos abonnées, Mme E. L. de Lagrana, nous adressait, en souhaitant que « toutes celles dont le cœur est bien français suivent cet exemple, afin que l'on puisse offrir un aéroplane don des femmes françaises », un chèque de deux cents francs.

Nous nous sommes empressés de faire parvenir cette somme au ministre de la Guerre. Puissent tous les Français participer avec émulation à l'œuvre nationale si nettement entreprise par M. Millerand.

NOUVELLE A LA MAIN

Le duel du jour. C'était le monde renversé. Un auteur voulait mettre en pièces un critique... Sans-Souci.

La Caricature étrangère



On vient d'accrocher le capitaine Lux à la place de Monna Lisa. Un évadé remplace l'autre. (Lustige Blätter.)

LA MODE DE DEMAIN

Les modèles des grands couturiers

Notre première enquête nous permet de signaler d'importantes modifications dans la mode féminine.

Si les acheteurs étrangers ont pu pénétrer, depuis quelques heures seulement, dans les sanctuaires de la mode, les simples curieux en sont encore bannis. Il nous est cependant possible de commencer aujourd'hui la divulgation de secrets jalousement gardés.

Chez Redfern

Notre confrère le *New York Herald* a, surnommé Redfern le « Napoléon de la couture ». A ses nombreuses victoires, ce général de la mode ajoutera bientôt le nouveau succès de sa récente conception. Il s'agit d'une robe tout à fait originale, lancée par Mlle Cécile Sorel dans la *Dame aux Camélias* et qui doit être reproduite, le 1^{er} mars, sur la couverture de *Femina*. Redfern a joué avec des mousselines et des dentelles posées sur des fonds d'étoffe souple. Car il est l'adversaire déclaré de la robe collante. Il est d'avis que sans amplifier la silhouette au moyen de fronces ou de paniers, il sied de la voiler, de la draper, de la souligner même, par des mouvements ondoyants de volants légers.

En mousseline, en taffetas, en météore, en charmeuse, les robes ainsi combinées habilleront vraiment les femmes. La robe collante, disons-le une bonne fois, paraît être réservée aux seules « minidettes ». Il n'est donc pas surprenant que la femme élégante tienne à se distinguer de ces jeunes ouvrières. Redfern, pour répondre à leur désir, se devait de créer des modèles enveloppans, dont le luxe des garnitures assurerait le succès certain auprès d'une aristocratique clientèle.

Chez Béchoff-David

Collection très intéressante, très variée. Sa caractéristique est la jupe de taffetas plissé extrêmement fin, évoquant un peu ces papiers gaufrés, ondulés, qui fournissaient, il y a quelques années, la matière première des abat-jour. En taffetas, l'effet est charmant, car ces jupes collent au corps et conservent cependant une souplesse se prêtant aux moindres mouvements. L'idée se trouve répétée en mousseline, en voile, en linon, tout aussi heureusement. Les jupes s'accompagnent de petites vestes plutôt courtes, de coupe très travaillée et ornées de cols, revers et parements de linon brodé qu'encadrent des volants de valenciennes.

En général, les robes nous semblent aussi étroites du bas que celles de la saison passée. Le mouvement drapé n'est accentué que dans le haut et s'arrête à mi-hauteur de la jambe, conservant la ligne un peu étriquée qui donne aux femmes une démarque assez précieuse. Le taffetas changeant sert de thème à d'exquises trouvailles; les fonds roses vont, paraît-il, dominer. Il semble qu'ils nous feront un peu oublier la banalité du noir et blanc, dont on abusait.

Ici, chez Béchoff-David, les robes restent rondes, la taille se souligne toujours un peu haut, mais les manches nous paraissent toutes nouvelles, faites souvent de deux parties distinctes; pour le haut, en même étoffe que le corsage; le corps de la manche, vague et assez large, en étoffe transparente, tulle ou mousseline, laisse deviner la ligne du bras; au poignet s'ajuste une jarretière de velours soulignée de dentelle précieuse. Il importe de noter que presque toutes les manches sont longues. Les encolures varient beaucoup. Béchoff-David a ressuscité la ligne seyante du col Directoire et rien n'est plus gracieux lorsque ce col est exécuté en dentelle transparente.

Chez Drecoll

La collection, chez Drecoll, est fort séduisante. Comme impression générale, les modèles huppés à laquelle nous étions accoutumés. Il sont très nouveaux, modifiés également la silhouette cependant avouer que le bas des jupes est aussi étroit que l'an passé. Mais le haut est monté en fronces ou en plis plats, et l'effet resserré du bas donne l'illusion d'un mouvement de « paniers » placés très bas. Beaucoup de robes de taffetas rayé et brodé. De jolies tonalités bleues de plusieurs valeurs dégradées. Des jaquettes plus courtes et fuyantes, des manches longues.

Chez Premet

Chez Premet, on conserve la ligne étroite du bas et l'effet de « paniers » très bas ne raccourcissant pas la silhouette. De jolies modèles sont combinés avec des volants de mousseline de plusieurs tons superposés. Un d'entre eux, particulièrement attrayant, est en tulle brodé transparent avec des linons imprimés.

La nuance cerise aura probablement beaucoup de vogue, surtout en garniture, afin de relever l'effet du noir et du blanc.

Nous avons la prescience que cette enquête ne saurait déplaire à nos lectrices. Nous la continuerons demain. — JULIETTE FERRANT.

(A suivre.)

(1) Cet article ne comporte pas de publicité payante.

Le petit chien de M^{lle} Mistinguett

Mlle Mistinguett, la spirituelle artiste qui joue en ce moment avec une verve si heureuse dans *Le Bonheur sous la main*, était citée devant le tribunal de simple police comme responsable de sa bonne... et de son chien.

En effet, un jour, le 31 janvier, à 9 heures du soir, celui-ci conduit par elle-même, eut l'imprudence de ne pas débiter aux regards vigilants d'un gardien de la paix l'accomplissement légitime d'une impudique fonction.

L'agent approcha de la bonne : — Votre chien a déposé quelque chose sur ce trottoir. Ramassez-le!

La bonne refusa. L'agent voulut dresser procès-verbal.

— Votre nom? demanda-t-il à la bonne. — Merck, répondit celle-ci.

L'agent entendit mal. — Vous m'injuriez, dit-il.

— Mais non, je me nomme Caroline Merck. Cependant procès-verbal fut dressé. Et Caroline Merck, servante de Mlle Mistinguett, avait à répondre de la double contravention de chien non tenu en laisse et d'infraction à l'ordonnance du 29 décembre 1911.

M^{lle} Vite-Weill a plaidé hier fort spirituellement, en l'absence de ses clientes, que, d'après le préfet de police, lui-même, ami des chiens, l'ordonnance n'était pas applicable.

Le tribunal, embarrassé, a remis son jugement à huitaine. — EUGÈNE NOLENT.

A PROPOS DE « LA LÉPREUSE »

Ce que veulent les compositeurs

Simplement que le nombre des musiciens soit augmenté dans les jurys mixtes.

Nous avons publié les lettres de MM. Xavier Leroux, Gabriel Pierné, Claude Debussy, Camille Erlanger, qui déplorent le résultat du dernier Concours de la Ville de Paris et des républicains que nous adressèrent à ce sujet MM. Ernest Caron et Adrien Oudin. Voici, à titre de documentation, la teneur des écrits que nous ont fait parvenir MM. Reynaldo Hahn, Georges Hüe, Florent Schmitt, Maurice Ravel.

M. Reynaldo Hahn:

Il régnait en toute chose, aujourd'hui, une confusion telle, que la présence de conseillers municipaux dans un jury musical n'a rien de bien étrange.

On obtiendra difficilement, je le crains, qu'ils soient exclus; mais je proposerais volontiers que, en manière de compensation, les six compositeurs membres de l'Institut fussent désormais adjoints à la commission chargée d'examiner les itinéraires du Métro ou de statuer sur un nouveau système de balayage. — REYNALDO HAHN.

Georges Hüe:

Je déplore très vivement que le prix de la Ville de Paris n'ait pas été décerné à l'œuvre de haute valeur, d'intense émotion qu'est *La Lépreuse*.

S'il n'est permis de critiquer un tel jugement, je ne vais cependant pas, comme certains de mes confrères, jusqu'à souhaiter la suppression du concours.

Mais il est à désirer que les musiciens professionnels soient en majorité dans le jury et que les voix municipales ratifient leur décision, ce qui s'est, du reste, passé l'année où j'ai eu l'honneur de faire partie du jury. — GEORGES HÜE.

Florent Schmitt

La Lépreuse, de M. Sylvio Lazzari, et *Au Jardin de Marguerite*, de M. Roger Ducasse, sont deux ouvrages fort remarquables. Je ne m'explique pas, dès lors, la récompense que le jury de la Ville de Paris accorda à M. Adalbert Mercier.

Deux décisions s'imposent pour éviter le retour de pareil fait : écarter du vote les conseillers municipaux et ne choisir que des musiciens capables de juger un ouvrage. — FLORENT SCHMITT.

Maurice Ravel:

Comment, l'on veut réformer le principe du Concours de la Ville de Paris? L'on veut nous priver de l'une des manifestations les plus plaisantes de la cité la plus spirituelle? Tous les quatre ans, les artistes et les amateurs éclairés attendaient avec une joyeuse anxiété les décisions d'un jury humoristique. Et voici que l'on prétend transformer ce fantaisiste tournoi, en faire, quelque chose de... sérieux, à l'instar du Concours de Rome. Au point de vue purement artistique, qu'y gagnerions-nous? — MAURICE RAVEL.

Conclusion

Si maintenant nous résumons le débat que nous avons voulu large et complet, nous trouvons d'un côté les conseillers municipaux qui veulent le maintien du *statu quo*, et, de l'autre, les musiciens, qui évaluent, si nous groupons leurs diverses impressions, les revendications suivantes :

— Il conviendrait de porter le nombre des jurés musicaux à vingt, afin que la technique des ouvrages fût diversément appréciée.

— Rien n'est plus délicat que de formuler une opinion, après avoir feuilleté une partition d'orchestre; de nombreuses réunions sont donc indispensables.

— Toute œuvre devrait porter une épigraphe, de façon que la liberté du tournoi fût plus intégralement sauvegardée.

— Enfin, pourquoi chaque concurrent élu-lui-même un membre du jury, qui, du fait de ce choix, prend la défense de son candidat? Un jury artistique n'est pas un tribunal. Il n'y a pas d'accusé; point n'est besoin, dès lors, de prendre un avocat.

La réalisation de ces desiderata ne nous semble nullement impossible. Les articles parus ici même de M. Ernest Caron, ancien président du conseil municipal, et de notre excellent collaborateur M. Adrien Oudin attestent l'extrême bonne foi qui a guidé les décisions de nos édiles. Le conseil municipal de Paris n'a-t-il pas toujours affirmé sa vive sympathie pour les choses de l'art et pour les artistes? — PIERRE MONTAMET.

Voire les numéros d'Excelsior des 12, 13, 14, 15 et 16 février.

LE POUR ET LE CONTRE

La critique quotidienne

POUR
Le récent incident qui mit aux prises un auteur et un critique soulève un intéressant problème. L'auteur visé demande que le critique s'abstienne de donner son opinion sur sa pièce à chacune de ses représentations. Notre oncle Sarcely, à qui il faut toujours avoir recours en pareille matière, souhaitait qu'un critique pût reviser son jugement en allant revoir plusieurs fois l'ouvrage d'un auteur : « Nos impressions après la « première », écrivait-il, sont sujettes à caution. Nous sommes parfois victimes de nos nerfs. Nous subissons l'influence de l'atmosphère spéciale de la salle, du jeu d'un acteur en renom. Ce n'est que plus tard, devant le bon public payant, que nous pouvons juger en toute liberté d'esprit. » — Notre oncle avait raison. Le critique qui consent à entendre plusieurs fois une œuvre montre son équité et sa déférence vis-à-vis de cette œuvre.

CONTRE
Un auteur écrit une pièce pour le public. Il ne l'écrit pas pour la critique. Une coutume, récente somme toute, permet à nos chroniqueurs dramatiques d'employer la publicité de grands journaux pour donner leur opinion sur tel ou tel ouvrage. Les directeurs et les auteurs consentent à courir le risque grave de voir leurs efforts anéantis, des intérêts matériels considérables compromis, par un critique de mauvaise humeur ou de mauvaise foi. Il me semble qu'on ne peut pas vraiment leur demander davantage! La plupart de nos Aristarques ou de nos Zoïles ne comprennent pas que leur présence aux répétitions générales n'est pas le résultat d'un droit mais d'une tolérance. Les directeurs et les auteurs n'ont pas besoin d'eux. Cent exemples prouvent que leurs éloges n'ont jamais pu faire réussir une mauvaise pièce et que leurs « éreintements » n'ont jamais empêché une bonne pièce de réussir. — RÉFÉRÉE.